

KATANGA

business



un film de
THIERRY MICHEL

Dossier de presse

KATANGA BUSINESS

Un film de
Thierry Michel

Sommaire

Carte

Synopsis

Fiche technique

Les personnages

Les creuseurs

Interview de Thierry Michel

Annexes

1. Histoire du Katanga
2. Carnet de tournage « Mine de tracas au Katanga »
3. Interview de Thierry Michel à la presse congolaise
4. Filmographie de Thierry Michel



Site du film : <http://www.katanga-lefilm.com>

Sortie : 1^{er} avril 2009 - Distribution Belgique : Cinéart

Photos téléchargeables sur le site www.cineart.be

(rubrique Presse – login : cineart – mot de passe : film)

Contact presse cinéma

Brigitta Portier
+32 (0)477 98 25 84
alibi-com@skynet.be

**Contact presse Afrique/
Economie & Organisation
Soirées Spéciales**

Marie Detaille
+32 (0)478 91 32 66
mdcommunication@numericable.be

Contact production

Les Films de la Passerelle
+32 (0)4 342 36 02
films@passerelle.be

Contact distribution

Cinéart
+32 (0)2 245 87 00
info@cineart.be

Synopsis

Après *Mobutu, roi du Zaïre* et *Congo River*, Thierry Michel poursuit son exploration africaine et nous entraîne au Katanga, en République Démocratique du Congo ; dans ce nouvel eldorado des temps modernes, se dessinent, à coups de milliards de dollars, les nouveaux rapports économiques mondiaux.

Parmi ces personnages, des dizaines de milliers de « creuseurs » cherchent de quoi survivre en occupant illégalement les concessions des multinationales minières alors que les travailleurs légaux luttent pour des salaires et des conditions de travail à peine décentes.

Un gouverneur de province richissime et adulé par les foules, un patron belge véritable « Roi du Katanga », un PDG canadien, sorte de sorcier blanc essayant de sauver un empire industriel public tombé en désuétude, un Chinois qui vient signer le contrat minier du siècle avec l'Etat congolais : les personnages du nouveau film de Thierry Michel dessinent les nouvelles alliances stratégiques de l'Afrique.

Les destins de ces personnages s'entrecroisent dans une tragi-comédie sur fond de guerre économique et sociale qui prend ici une dimension symbolique et prophétique, faisant de *Katanga Business* une édifiante parabole, grinçante et réaliste, de la mondialisation, de ses espoirs et de ses revers les plus sombres.

Synopsis court

Après *Mobutu, roi du Zaïre* et *Congo River*, le réalisateur belge Thierry Michel poursuit son exploration de l'Afrique centrale. Son nouveau documentaire intitulé *Katanga business*, sorte de thriller politico-économique, prend pour décor cette province du sud-est de la République démocratique du Congo, l'une des plus riches régions du globe en ressources minières. Pourtant, la population du Katanga continue de vivre dans une pauvreté extrême, tandis que des multinationales se trouvent concurrencées par l'arrivée de la Chine et ses milliards de dollars.

Sur fond de guerre économique, *Katanga Business* est une parabole sur la mondialisation.

Fiche technique

Equipe technique :

Réalisateur :	Thierry Michel
Scénario :	Thierry Michel
Assistant réalisateur :	Gaston Mushid
Directeur photo :	Michel Téchy
Caméra :	Thierry Michel Michel Téchy
Ingénieur du son :	Jean-Luc Fichet Gaston Mushid
Montage :	Marie Quinton
Assistants monteurs :	Anne-Claire Dindinaud Idriss Gabel
Mixeur	Henri Michiels
Musique	Marc Hérouet
Producteurs délégués :	Christine Pireaux – Serge Lalou

Données techniques :

Long métrage

Durée : 2h00

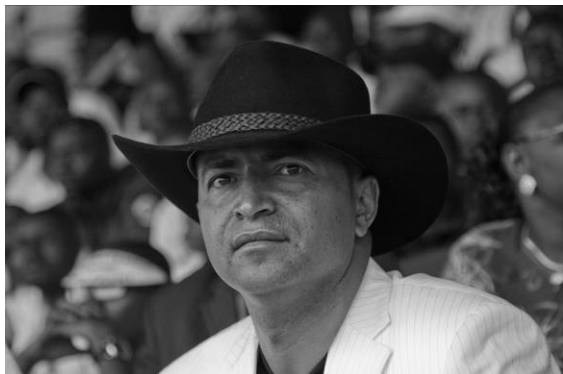
Support : 35 mm - HD

Versions : français, anglais, néerlandais

Une co-production

Les Films de la Passerelle – Les Films d’Ici – RTBF – Centre du Cinéma et de l’audiovisuel de la Communauté française et des Télédistributeurs wallons – ARTE – Wallimage – Eurimages – DGCD – PIL – ING Taxshelter – EVS Taxshelter – RTBF – TSR – Sundance Institute – Commission européenne – VRT

Les personnages



Moïse Katumbi, 45 ans, fut l'un des hommes d'affaires les plus puissants du Katanga. Avant d'entrer en politique à 42 ans, il fut à la tête d'une puissante société. Il est président depuis plus de 10 ans du club de football Mazembe champion de première division. Ayant obtenu lors des élections le plus grand nombre de voix (124.000 voix de préférence) comme parlementaire national, il est devenu gouverneur de la province du Katanga. Homme

politique populaire et populiste, charismatique et généreux, il est également président de la communauté Bemba.

René Nollevaux est un ancien ingénieur de la mine de Kamoto à Kolwezi, la plus importante mine du Katanga. Il est arrivé au Congo en 1965, et a travaillé 9 ans dans cette mine avant de partir dans les mines au Canada pendant plusieurs années. En 2005, il est revenu au Katanga et a repris ses activités d'ingénieur des mines mais cette fois-ci comme patron. Il se donne comme défi de relancer l'activité de la mine.



George Forrest est un entrepreneur belge, d'origine néo-zélandaise. Véritable patriarche de l'industrie Katangaise, on l'a surnommé « Le Vice-roi » ou le « le gouverneur du Katanga » car il n'a jamais quitté le Congo, où Il est le plus important employeur et entrepreneur. Son père s'est installé en 1922 et a fait prospérer ses affaires à l'époque coloniale. Depuis l'entreprise Malta Forrest est devenue un véritable holding international. Il

fut à l'origine de Kamoto Copper Compagny, un des plus importants groupes miniers en RDC.

Paul Fortin est un avocat canadien spécialisé dans les questions minières, Paul Fortin a été nommé en 2005 Administrateur Directeur Général de la Gécamines pour redresser cette entreprise publique au bord de la faillite. C'est lui qui a négocié la plupart des partenariats avec les entreprises privées. Engagé sur des fonds de la Banque Mondiale, il a été nommé par le Président Joseph Kabila. De tempérament social, il a tenu à privilégier les travailleurs. Menacé de licenciement par la société travaillant pour le compte de la banque mondiale, les travailleurs se sont mobilisés et ont fait grève pour empêcher son limogeage. Il est toujours en poste pour le compte du gouvernement congolais et jouit d'une réelle popularité.



Monsieur Min Ingénieur chinois, il parcourt l'Afrique pour le compte de son gouvernement depuis de longues années. Il vient récemment de négocier avec la Gécamines et Mr Fortin le contrat du siècle en matière minière et infrastructure. C'est l'homme des 9 milliards de dollars, censés remettre en état les principales infrastructures de l'économie congolaise, routes, voies de chemin de fer, hôpitaux, moyennant l'accès aux ressources minières.

Les creuseurs

La mort au quotidien

La fréquence des accidents mortels dans les mines artisanales est importante. Des creuseurs peuvent mourir sans que personne ne le sache, à l'exception de leurs proches collègues et de leur famille. Souvent, les dépouilles des victimes ne sont même pas retrouvées. Des dizaines de creuseurs sont morts ces dernières années. Les accidents mortels se produisent généralement lorsque les creuseurs font des trous, puis creusent des couloirs horizontaux, pour suivre le filon de cobalt ou de cuivre. Ceux qui restent en haut sont généralement les premiers à remarquer lorsque la terre commence à s'effriter et ils essaient alors d'avertir leurs collègues du danger – souvent trop tard.

L'exploitation minière artisanale aura peut-être cessé d'exister au Katanga d'ici quelques années. En effet, étant donné l'octroi par le gouvernement d'un nombre croissant de concessions aux sociétés minières, les creuseurs artisanaux sont chassés de ces mines, ce qui entraîne des tensions fréquentes entre creuseurs et forces de sécurité, et parfois des affrontements. Mais certains creuseurs artisanaux chassés des concessions ont réussi à se réintroduire et ont ainsi continué à y travailler dans l'illégalité.

L'explosion sociale



Le secteur industriel poursuivant son développement au Katanga, les creuseurs artisanaux continueront d'être exclus par les multinationales. Le gouvernement encourage l'expansion de l'exploitation minière industrielle sans prendre de dispositions spécifiques à l'égard des dizaines de milliers de creuseurs artisanaux et personnes qu'ils ont à leur charge, qui ne disposent que d'alternatives extrêmement limitées pour assurer leur existence. Les conséquences économiques pour ces familles pourraient être graves.

Interview de Thierry Michel

Thierry Michel, vous vous intéressez autant aux oubliés de l'histoire qu'à ses acteurs principaux et vous mettez en lumière à la fois les individus isolés et les destins des pays que vous visitez. En regardant vos films, ceux sur la Belgique, sur Rio, sur Conakry, sur l'Iran, sur le Zaïre, on a le sentiment que vous cherchez à embrasser dans le même temps l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Effectivement, on ne peut comprendre le macrocosme sans le microcosme. Dans un film comme Mobutu, roi du Zaïre, l'identité est évidente entre le destin personnel du maréchal Mobutu et le destin du Zaïre. Dans ce film-ci, le destin du Katanga est en filigrane, visible de manière elliptique, derrière des destins individuels et collectifs. Le microcosme, ce sont les travailleurs, les creuseurs, les damnés de la terre, et le macrocosme, ce sont les industriels, mais aussi les spéculateurs qui arrivent avec des capitaux et des valises pleines de billets, développent la région et en même temps cherchent qu'à faire des affaires et du profit. Entre ces deux univers, il y a un conflit social lié aux nouveaux modes d'exploitation, une véritable révolution industrielle avec les machines qui remplacent l'homme et la fin de l'artisanat minier. Et cela entraîne nécessairement un conflit social violent avec l'émergence du salariat et de l'affirmation du syndicalisme. Et dans le même temps, entre ces forces du capital, il y a une guerre économique d'autant plus violente que les intérêts géopolitiques divergent (entre société Nord-américaines et Asiatiques, par exemple). Et en arbitre entre le conflit social et la guerre économique, il y a le politique, en l'occurrence le gouverneur du Katanga, Moïse Katumbi, qui est l'homme qui peut faire la jonction entre les deux. Il est le représentant du peuple, c'est-à-dire des travailleurs, des creuseurs, des congolais à qui il doit sa légitimité, et en même temps il veut moderniser, développer sa région, attirer les capitaux et cela passe nécessairement par des alliances avec les investisseurs, d'autant qu'il est lui-même un homme d'affaires. Il tente de faire passer le cap de la nouvelle révolution industrielle à sa région. Au détriment de qui ? C'est toute la question que pose le film.

Après « Zaïre, le cycle du serpent », après « Mobutu, roi du Zaïre » et après « Congo river », et d'autres films, vous vous penchez une fois encore sur l'ancien Congo belge. Pourquoi ? Avez-vous le sentiment d'être lié plus spécifiquement à ce pays ?

Depuis 17 ans, je vais régulièrement au Congo. J'ai été le témoin privilégié de ce pays en plein tumulte, qui se trouve aujourd'hui au bout d'un cycle. C'est un pays qui a été le théâtre de révoltes, de pillages, de guerres, de violence sociale, un pays qui s'est effondré et qui prend aujourd'hui un nouveau chemin. Nul ne sait où il aboutira. Par ailleurs, le Katanga, c'est comme un retour sur les lieux miniers de mon enfance, que j'ai filmés étant jeune, notamment avec *Mines, pays noir, pays rouge, Chronique des saisons d'acier*. Au Katanga, après l'épopée industrielle coloniale, avec ses traditions syndicales, puis la déliquescence sous Mobutu, il y a aujourd'hui l'émergence d'une seconde épopée industrielle où se croisent les destins des travailleurs, des grands patrons, des politiques. Tandis qu'en Belgique, dans les années soixante-dix, j'avais filmé la fin d'une ère industrielle. Au Katanga, cette renaissance industrielle est d'autant plus importante que la région est un coffre-fort de matières premières et se trouve, pour cette raison, au centre de la mondialisation. J'ai voulu concrétiser cette épopée très cinématographique avec des personnages, des destins. Tout le contraire d'un documentaire socio-économique.

Dans Katanga business, vous mettez en jeu l'homme modeste face aux grandes entreprises. Pensez-vous que le Katanga d'aujourd'hui soit un laboratoire pour approcher la mondialisation ? Et pensez-vous que mondialisation implique une nouvelle forme de lutte des classes ?

Il y a au Katanga une double lutte. Il y a une lutte des classes entre le capital et le travail et il y a un conflit d'intérêts entre les multinationales. Il y a donc deux guerres, une guerre sociale et une guerre économique. Mais le paradoxe est que le Katanga peut renaître grâce à cette situation, à ces investissements. C'est comme une sorte d'accouchement dans la douleur, de renaissance dans la violence et les tumultes. Il est aujourd'hui au centre des préoccupations de nombre de pays, l'Inde, les États-Unis, le Canada, la Chine, etc. Par ailleurs, il faut distinguer le capitalisme d'État, qui peut agir vite car il en a les moyens financiers, et le capitalisme boursier qui est tributaire de son actionnariat, ce qui implique une temporalité plus longue. Le capitalisme d'État, on peut citer la Chine, a une politique globale cohérente pour toute l'Afrique, et cherche à se doter de matières premières.

Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste de ce film ?

J'avais filmé, avec Congo river, la déliquescence de l'économie. J'avais rencontré des creuseurs. Or il se fait que la désastreuse gestion sous Mobutu, qui avec la nationalisation des mines et la prédation systématique a mis par terre l'économie katangaise, a eu l'effet de préserver les richesses du sous-sol, lesquelles sont aujourd'hui à nouveau convoitées avec le retour des investisseurs à l'occasion de la démocratisation du pays. Au début, c'étaient plutôt des mafias qui spéculaient et organisait le trafic illégal de minerais, mais avec le temps, ce sont de véritables sociétés qui ont commencé à investir dans la province. C'était pour moi l'occasion de faire une parabole sur les mécanismes économiques, sur les rouages entre la microéconomie et la macroéconomie.

Côté congolais, il y a les creuseurs artisanaux condamnés à être expulsés des concessions et les travailleurs qui ne savent pas très bien si c'est dans leur intérêt de marcher main dans la main avec les patrons. Côté patrons, il y a trois types d'investisseurs : les sociétés privées, l'État congolais et les États étrangers dont principalement la Chine et l'Inde. Ils se retrouvent sous la bannière du personnage le plus important après le président de la République, à savoir le gouverneur Moïse Katumbi. C'est d'autant plus vrai que le Katanga est un État dans l'État, qui grâce à sa richesse minière peut survivre sans le Congo, alors que l'inverse n'est pas vrai.

Moïse Katumbi est un personnage flamboyant, charismatique, moderne. Il rappelle Berlusconi par son populisme, son sens de la communication, et parfois Hugo Chavez par la manière dont il défend son peuple, et en même temps, c'est un homme d'affaires, immensément riche, qui a de l'autorité, ne pratique pas la prédation systématique et dirige sa province comme une entreprise privée. C'est tous ces personnages que j'ai voulu confronter les uns aux autres, dans l'idée de faire une saga industrielle, une parabole économique.

Comment avez-vous construit ce film ?

J'ai seulement posé des fondations, mais je n'avais pas écrit un réel canevas avant le premier tour de manivelle. Du reste, le réel est toujours plus fort que tout ce que l'on peut imaginer. C'est ce qui donne la force au documentaire, qui montre le monde à la fois sous l'aspect de la tragédie et sous l'aspect de la comédie humaine. C'est par ma longue présence au Katanga et par ma carte de visite comme réalisateur de films très connus au Congo comme « Mobutu, roi du Zaïre » et « Congo River » que j'ai réussi à convaincre les grands patrons d'accepter de devenir personnages de mon film. Bien sûr, comme dans tout film, il y a un rapport de forces qui s'instaure, une sorte de jeu de chat et souris. Chacun essaie de se montrer sous son beau jour et instrumentaliser le cinéaste. Et moi, à mon tour, je cherche à instrumentaliser les acteurs. J'ai voulu, par exemple, montrer chez le gouverneur à la fois sa bonne gouvernance, mais aussi ses contradictions, ses ambivalences. C'est du reste ce qui lui donne sa dimension humaine. Chacun essaie de tenir son rôle et moi je dois essayer de percer les secrets, la langue de bois et les attitudes convenues.

On a essayé de m'interdire de filmer certaines choses, mais sans acharnement, parce que je suis devenu incontournable au Congo. Parfois on taisait les informations pour que je ne sois pas au bon endroit au bon moment, mais je finissais toujours par les recevoir. Il m'est arrivé, pour des raisons de tracasseries, d'intimidations, d'obstruction, d'arriver trop tard à certains endroits, mais en règle générale, grâce à mon équipe congolaise et à mes réseaux nous pouvions contourner ces obstacles. Souvent, il faut passer par de longues palabres pour arriver à ses fins. Mais j'ai aussi des remparts. Par exemple, lors d'une grève, mon arrivée a été mal vue par les autorités, car les télévisions locales ne couvraient pas ce mouvement social. Mais une fois que j'étais sur place, au côté des grévistes, il était quasi plus difficile de m'interdire de filmer que de me laisser faire. On m'a donc laissé faire.

Le plus difficile dans la dramaturgie du film fut de mettre ensemble cette mosaïque de destins. Mobutu est en lui-même un personnage, à la fois moliéresque et shakespearien. Mais pour « Katanga Business » j'avais une constellation de personnages que je devais mettre en scène, des personnages qui sont entre eux dans une relation triangulaire : les travailleurs, les patrons, et le pouvoir politique, représenté par le gouverneur, qui en est la clé de voûte. Enfin, j'ai étayé le film avec des images d'archives, sur l'époque coloniale et sur les nationalisations de l'ère Mobutu, afin de donner à voir les ressacs de l'histoire et de fournir une clef de compréhension historique. Ce n'est pas un film historique sur le Katanga, mais une dramaturgie cinématographique sur les enjeux socio-économiques de cette région.

Votre film Katanga business est autant un film sur le présent que sur l'histoire de cette région. Pensez-vous que l'histoire du Katanga éclaire le Katanga d'aujourd'hui ? Et quel est le Katanga d'aujourd'hui ?

La province et la mentalité katangaise ont été façonnées par l'industrialisation. Le Katanga est différent du reste du pays. La culture industrielle autant que la culture syndicale y date de l'époque coloniale qui a à la fois développé et exploité le pays. L'ère du Président Mobutu, qui a suivi les tumultes de l'indépendance, a vu le naufrage de l'héritage colonial, c'est-à-dire des infrastructures, les routes, les chemins de fer, les industries, les écoles, le système sanitaire. La culture des investisseurs actuels est très différente. Si les Belges sont restés plutôt paternalistes, les patrons Anglo-saxons qui débarquent ont une culture plus radicale, plus violente mais aussi plus vigilante et plus exigeante sur les règles de sécurité et plus soucieuse de son image et de l'impact de cette image sur la Bourse. Les Congolais ont parfaitement compris ces différences, ils savent qui est qui. Le code minier oblige les entreprises à fournir certaines garanties sociales et les sociétés sont en général soucieuses de l'image qu'elles donnent, d'un point de vue social, mais aussi d'un point de vue environnemental.

Du reste, le poids des ONG, leur force de lobbying, de critique, d'observation et de dénonciation est telle qu'une multinationale doit faire plus attention qu'une entreprise familiale. Maintenant, il y a toutes sortes de patrons : des mafieux, des affairistes, des paternalistes, des patrons corrects. Quant aux Chinois, c'est encore une autre culture. Ils sont soucieux des droits syndicaux et des conditions de travail. Mais le personnel chinois n'ayant pas les privilèges des travailleurs belges ou anglo-saxons, le travailleur chinois est de fait plus proche du travailleur congolais, dont il partage les conditions de vie.

Entre les divers personnages de votre film, des relations complexes se nouent. C'est la figure du gouverneur Moïse Katumbi Chapwe qui ressort, comme l'homme qui doit faire le trait d'union entre les creuseurs et les investisseurs, entre un développement social et une exigence économique

de développement et d'investissement. Comment l'avez-vous rencontré et quelle fut son attitude devant votre initiative ?

On a beau s'appeler Thierry Michel, on a beau avoir un carnet d'adresses rempli de noms de ministres et de personnages haut placés, on a beau jouer d'une aura due à plusieurs films sur le Congo, dont Mobutu, roi du Zaïre, on peut toujours être au Congo l'otage des circonstances ou d'un fonctionnaire trop zélé. Je me réveille un matin dans un petit hôtel sans eau, j'attends un rendez-vous qui ne vient pas parce mon interlocuteur est dans un "rendez-vous", comprenez un embouteillage de camions pris dans les boues dues aux pluies. Puis je pars à la recherche des tampons, ces autorisations de filmer. L'agent en profite pour me raconter toutes ses misères, le téléphone coupé, ses fins de mois difficiles. Quand tout va bien, j'obtiens le tampon parfois grâce à un "matabiche", mais comme on dit « tout travail mérite salaire ». Quand cela va moins bien, on me soupçonne d'une tentative de meurtre commis la veille sur un syndicaliste dans la ville minière, histoire de me déstabiliser. Lorsque j'ai obtenu les tampons nécessaires, il faut encore convaincre les militaires aux barrières que les autorisations sont valides. Puis j'arrive sur le lieu d'une grève dont j'ai été informé par les syndicats. La police anti-émeute tente de m'interdire de filmer la violente répression dont sont victimes les travailleurs. Je m'insurge, résiste et finit par appeler le gouverneur sur son portable pour lui demander si démocratie rime bien avec liberté de la presse.

Quelques jours plus tard le gouverneur visite une usine. Il est surpris par la colère contre les bas salaires. Il arbore un grand sourire séducteur, parle aux ouvriers, calme leur courroux. Il me propose d'assister au prochain conseil des ministres. L'ordre du jour du conseil change en fonction de ma présence. "Si vous voulez que l'on parle des contrats avec les Chinois et de la revisitation (renégociation des contrats miniers entre l'État et les investisseurs), on le fera." L'occasion est trop belle pour le gouverneur de montrer qu'il a à cœur le développement de sa région. Mais une semaine plus tard, je le filme devant des ouvriers licenciés, auxquels il ne peut que proférer des promesses abstraites et des appels au calme. Le gouverneur est l'homme du compromis entre les ouvriers et le patronat, entre le travail et le capital.

Premier gouverneur à avoir été élu démocratiquement, Katumbi est riche et veut initier au Katanga un peu de modernité politique, de démocratie, de morale et booster le développement économique. Sa popularité dérange le pouvoir central de Kinshasa. Depuis qu'il a échappé à un attentat, et que son avion a dû se poser en urgence en Afrique du Sud, il se déplace de plus en plus en véhicule blindé. Président du club de football local, il est un véritable dieu. Mais il doit compter avec les investisseurs, notamment le Chinois Monsieur Min. Ce dernier est un homme pragmatique, soutenu par son gouvernement. Il peut se permettre d'offrir la réfection d'une route pour acheminer les minerais par camions vers les ports d'Afrique du Sud. Il goûte moins que les politiques la joie d'être filmé. Mais à force de persuasion, j'arrive à lui faire accepter l'idée de participer au film.

Vous nous donnez l'impression aux travers de vos films de ne pas aimer les sentiers battus. Vous évitez soigneusement de juger les gens que vous filmez et vous ne tombez jamais dans le manichéisme. Est-ce un choix ?

Oui. C'est un choix éthique. Il ne faut pas réduire le monde. Le documentaire est là pour élever la conscience des gens, leur capacité critique, leur regard sur le monde. Le monde est ambivalent, complexe. L'histoire n'est pas en ligne droite, mais en ligne brisée. Souvent la courbe est le chemin le plus court pour arriver d'un point à un autre. Le manichéisme est une réduction totale et une manière d'infantiliser le spectateur. Certes, il faut dénoncer les violences sociales, mais toujours en les replaçant dans leur contexte. Chacun a sa logique. Il faut montrer les gens dans leur logique. Même les islamistes les plus radicaux ont leur logique. Chacun a son destin. C'est vrai aussi pour les événements historiques. La Révolution française est une avancée considérable en termes de droits de l'homme, mais que de décennies sacrifiées en comparaison avec l'évolution de l'Angleterre à la

même époque !

Dans Katanga business, je ne juge pas. Je fournis les éléments qui permettent de faire une approche critique de la situation. Si j'étais dans l'utopie, je donnerais des réponses. Mais je ne connais pas les réponses. Nationaliser les industries ? On en sort à peine. C'était une catastrophe. Il ne faut pas oublier que le film est destiné autant aux Européens qu'aux Congolais. Et les Congolais ont à gérer leur avenir, en sachant qu'ils ont besoin des capitaux étrangers. Et donc, la négociation entre l'État, les forces sociales, les grandes multinationales et le capitalisme d'État venu de la Chine est difficile à gérer. C'est une grande partie d'échecs où chacun avance ses pions. La grande utopie du socialisme qui était la mienne dans ma jeunesse ne peut malheureusement pas tout résoudre. Il suffit de s'apercevoir que la chute récente des prix des matières premières entraîne un désinvestissement des exploitants au Katanga qui attendent la remontée des cours des métaux. Même si leur retrait actuel avec arrêt de la production est aussi un simulacre, une manière de chantage pour obtenir la renégociation de parts de marchés. Il y a actuellement un bras de fer avec l'État congolais, dans une logique parfaitement capitaliste.

En regardant vos films, et c'est vrai pour celui-ci encore plus que pour les précédents, on a le sentiment que vous laissez parler les événements sans intervenir. Cela donne un saisissant paradoxe : tantôt on a l'impression que vous êtes terriblement pessimiste, tantôt celle que vous croyez encore à l'avenir de la République Démocratique du Congo. Entre larmes et sourire, tranchez-vous ?

Non, parce que l'histoire n'est pas terminée. Le pays est à un tournant de son destin. Le Congo est un jeune État qui sort des ténèbres après quatre décennies de dictature et cinq décennies de colonisation. Il ressent des convulsions, des secousses, mais en même temps, et surtout au Katanga, c'est une région très riche de son sol et de son sous-sol. Tout est là pour que cela puisse réussir. Mais il ne faut pas rater les tournants de l'histoire. Alors, quelle est la capacité de maturité politique du peuple congolais ? Il a bien analysé son histoire, ses échecs et ses rendez-vous manqués. Mais il est face aujourd'hui à un destin qui n'est pas facile.

Quelle sera la capacité des élites politiques à rompre, à la fois avec la culture coloniale paternaliste, mais aussi avec la culture prédatrice du pouvoir postcolonial et avec certaines traditions africaines qui empêchent le développement. Il y a une jeune génération, dont le gouverneur Moïse Katumbi est le meilleur représentant, qui n'a plus de comptes à régler avec l'histoire, qu'elle soit coloniale ou indépendantiste. Elle est l'espoir de renouveau du pays. Mais le Congo n'est pas un îlot isolé, il est pris dans le maelström de la mondialisation, dans ses marées, ses flux, ses reflux. Il me semble qu'il y ait un dynamisme aujourd'hui, qui s'affirme aussi lors des mouvements sociaux. Mais je ne peux pas prédire l'avenir.

Thierry Michel, vous êtes quelqu'un qu'on ne présente plus. Vous avez derrière vous un long passé de réalisateur. Depuis quand faites-vous du cinéma et qu'est-ce qui vous pousse à en faire ?

Le cinéma, c'est l'attrait de l'image comme mode d'exploration du monde, comme mode de découverte, d'immersion dans l'histoire des hommes, de leurs tumultes, de leurs passions de leurs révoltes, de leurs conflits. J'ai commencé le cinéma très jeune, par la photographie d'abord. Je photographiais le Pays noir, celui de mon enfance, dans la région de Charleroi. Puis, j'ai découvert de grands films comme *La Strada*, *L'homme au crâne rasé*, *Un condamné à mort s'est échappé*. Je me suis alors senti dans l'urgence de devoir faire de la fiction et du documentaire, dans une quête d'identité en même temps qu'une quête de l'autre. Aujourd'hui, je fais surtout du documentaire, ce qui est une manière d'être témoin, d'être dans un engagement humaniste, dans une quête de la différence plus que de l'identité. En montrant des visages et des paysages, le cinéma laisse transpirer la chair, la sueur, le sang et permet d'appréhender les cultures et les sociétés. Il est un lieu où l'on

peut se poser les questions essentielles des hommes, celles de la vie, de la mort, dans une quête spirituelle.

Avec mai 1968, le cinéma est devenu un lieu d'engagement et de témoignage. Avec la maturité, l'on dépasse le manichéisme du militantisme. Je cherche à présent l'ambivalence et la complexité du monde, je cherche à comprendre les ressorts profonds qui traversent les sociétés de manière souterraine derrière l'apparence de l'actualité. Quand je traite certains personnages, j'en cherche la part cachée, la part de non-dit, les fêlures. C'est une manière d'anthropologie par l'image, qui est éminemment politique, même si apparemment les sujets traités ne sont pas nécessairement politiques.

Et après avoir dans de nombreux films approché des thématiques sociales, humanitaires ou des paraboles sur le pouvoir politique, j'ai voulu questionner l'économie, ses rouages, ses logiques, et cela au cœur d'une des plus riches provinces minières du monde, le Katanga, en pleine nouvelle révolution industrielle.

Annexe 1

Histoire du Katanga

Le Congo

C'est à la Conférence de Berlin, en 1885, que l'immense Congo (plus de quatre fois la superficie de la France) échoit au roi des Belges Léopold II, qui le nomme État Indépendant du Congo (EIC), puis, par testament du roi (1908) à la Belgique. Il devient alors le Congo belge, jusqu'à son indépendance en 1960. Il prend quelques années plus tard le nom de Zaïre, déformation de Nzere, fleuve. Après la chute de Mobutu, en 1997, il devient République Démocratique du Congo. Son président actuel est Joseph Kabila. Les estimations de la population du Congo sont très variables lorsque l'on remonte dans le temps. Les chiffres les plus couramment avancés sont 13 millions en 1885, 12 millions en 1960 et 66 millions aujourd'hui.

Le Katanga

Le Katanga, grande province du sud-est, presque le quart de la superficie de la RDC, est un haut plateau continental. Les trois principales villes, Lubumbashi (anc. Élisabethville), Likasi (anc. Jadotville) et Kolwezi, se trouvent au sud, près de la frontière avec la Zambie. La population est aujourd'hui de 8 millions d'habitants. Grâce à ses minerais, la région est la plus riche du pays, du continent et du monde. Le géologue belge Jules Cornet a parlé dès son arrivée en 1892 de scandale géologique. Fer, cobalt, cuivre, germanium, étain, uranium, or, zinc et d'autres richesses y abondent.

Le cuivre était le symbole même de la région et de sa richesse. Les croisettes de cuivre, jalousement gérées par les mangeurs de cuivre, servaient de monnaie d'échange. C'est l'expédition de William Grant Stairs en 1891 qui, en assassinant M'Siri, mettra fin à ce royaume et marquera le véritable début de la colonisation du Katanga.

En 1909, à la mort du roi Léopold II, commence la colonisation par l'État belge. Les ressources minérales du Katanga sont immédiatement exploitées, grâce à une main d'œuvre importée des régions et pays voisins. La mine de l'Étoile commence sa production de cuivre dès 1911. Plus d'une centaine d'autres mines naîtront peu après, presque toutes autour des trois grandes villes du sud : le cobalt est produit dès 1920 et l'uranium l'année suivante. Élisabethville devient le siège de l'Union Minière du Haut-Katanga (UMHK), de la Compagnie nationale des chemins de fer congolais (CNCC) et du groupe Forrest. Durant trente années, les infrastructures mises en place sont très considérables, en termes d'investissements industriels comme en matière de système social de santé et d'éducation.

Avec une prise de conscience par les Congolais de la réalité coloniale, les mouvements sociaux ne tarderont pas à agiter l'ensemble du pays. Au Katanga, c'est lors de la Seconde Guerre mondiale que des licenciements jumelés avec l'effort de guerre imposé par le

colonisateur belge au peuple congolais conduiront à des affrontements sociaux durs dans toute la région, comme la grève de 1941, à Élisabethville, qui fut matée et s'est soldée par une soixantaine de morts, tous dans les rangs des ouvriers.

Par ailleurs, la mine de Shinkolobwe, près de Likasi, fournira l'uranium nécessaire à la fabrication des deux bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki.

À la fin des années quarante, à l'instar de ce qui se passe dans d'autres régions d'Afrique, les esprits s'éveillent à l'idée de l'indépendance. En 1948, au Kasai et au Katanga, éclate une révolte indigène contre les transferts de main-d'œuvre. On peut parler de naissance d'un prolétariat dans ces deux provinces, avec prise de conscience de classe.

L'indépendance du pays sera obtenue en 1960. Presque au même moment, sous l'impulsion de son gouverneur Moïse Tshombe et avec le soutien des milieux d'affaires pro-occidentaux, le Katanga tente une sécession, contre l'unitarisme congolais prôné par Patrice Lumumba, premier ministre et par le président Joseph Kasa-Vubu. L'aventure s'achèvera trois ans plus tard, dans le sang.

Après sa prise de pouvoir par coup d'État en 1965, le maréchal Mobutu procède à une "zaïrisation" du pays, changeant systématiquement presque tous les noms chrétiens par des noms locaux. Le Katanga est rebaptisé Shaba, qui veut dire cuivre en swahili. L'Union Minière du Haut Katanga fleuron industriel de l'époque coloniale est nationalisée sous le nom de Gécamines (Générale des carrières et des mines). C'est le début du déclin de la production minière du Katanga. La corruption, les détournements, le népotisme laisseront trente ans plus tard, à la chute de Mobutu, un squelette d'entreprise, que tentent de faire survivre quelques travailleurs isolés. Les réseaux routier et ferroviaire, le système de santé et toutes les infrastructures annexes subiront le même sort, tant au Katanga que dans le reste du pays.

Sous le règne de Mobutu, de nombreux troubles secoueront le Katanga. Insurrections indépendantistes, comme l'occupation de Kolwezi, en 1978, par des mercenaires angolais soutenus par Cuba, et réduite par une coalition de troupes belges, françaises et américaines sous l'égide de l'ONU.

Le multipartisme imposé par l'Occident signera le début de la fin de Mobutu, contraint d'accepter la présence d'une opposition. Une rébellion armée balaie tout le pays d'est en ouest. Le règne de Mobutu s'achève tristement en 1997. Affaibli par la maladie, bouté hors de son pays par Laurent-Désiré Kabila, le dictateur fuit au Maroc. Le pays qu'il laisse est totalement exsangue, désarticulé, ruiné, abattu. Kabila s'autoproclame président et rebaptise le Zaïre, République Démocratique du Congo.

En raison de ses richesses minières le Katanga survit mieux que d'autres provinces du Congo à ce désastre. La Gécamines, après une tentative infructueuse de redressement par un homme d'affaires zimbabwéen, finit cependant dans la déroute la plus complète. C'est le temps de la privatisation de l'entreprise publique nationalisée qui sera soldée morceau par morceau aux multinationales minières occidentales.

Kabila est assassiné en janvier 2001 par son garde du corps. Son fils Joseph lui succède. Et remporte les premières élections démocratiques de l'histoire du pays en 2006.

L'arrivée d'investisseurs asiatiques et particulièrement des Chinois ravive les concurrences industrielles. C'est aussi le début d'un timide renouveau pour la Gécamines, qui se poursuit avec la nomination à sa tête d'un juriste canadien, Paul Fortin. En février 2007, un brillant homme d'affaires métis, Moïse Katumbi Chapwe, un des personnages centraux du film de Thierry Michel, devient le gouverneur de la province. Le défi consiste à sauver économiquement cette région riche, en séduisant les investisseurs d'une part et en assurant une protection sociale des travailleurs d'autre part. L'Etat central décide de revisiter c'est à dire renégocier les contrats miniers accordés aux multinationales. C'est sur ce renouveau du Katanga que se penche Thierry Michel.

La chute toute récente des prix des métaux (cuivre et cobalt) due à la crise mondiale qui vient de se déclencher replonge le Katanga dans l'angoisse et le sous-emploi.

Annexe 2

CARNET DE TOURNAGE

Mine de tracas au Katanga : un tournage du réalisateur Thierry Michel

LE FIL TELEVISION - "Mobutu, roi du Zaïre", c'était lui. Dix-sept ans que Thierry Michel arpente le pays, devenu la République démocratique du Congo. Cette fois, le documentariste belge part filmer les mines du Katanga, une région en pleine ébullition. Dans ce pays rongé par la corruption, le conteur doit s'armer d'astuce, de patience... et d'humour. Récit détaillé ci-dessous. Illustré par des vidéos dans 10 minutes.

Petit matin chaud et lumineux. Une route de terre rouge défoncée bosses, trous et flaques. Des vélos poussiéreux croulent sous des sacs de charbon, des taxis collectifs poussifs débordent de passagers compressés, des hommes, femmes et enfants à pied ploient sous leurs charges. Dans une végétation d'un vert éclatant, des cases de terre, des vendeurs de maïs grillé et de cacahuètes, et quelques chèvres en liberté. Voilà Likasi : autrefois, c'est-à-dire du temps de la colonisation belge (jusqu'en 1960), cette ville minière était prospère, réputée « *plus belle ville du Congo* ». Aujourd'hui, c'est une quasi-ruine, sans eau courante, ni électricité. Thierry Michel et sa petite équipe, un caméraman, un preneur de son et un journaliste congolais, ont dormi ici cette nuit, dans un hôtel avec murs, portes et fenêtres (ce

qui n'est pas souvent le cas) mais sans eau. On ne peut pas tout avoir. Hier soir, ils sont arrivés très tard. « *On a été pris dans un rendez-vous* », explique Thierry Michel, 55 ans, tignasse et bouc gris, jean et tee-shirt noirs. « *Un rendez-vous ? – Oui, un embouteillage ! Ils appellent ça comme ça, ici. La route est tellement mauvaise que, avec les pluies, une centaine de camions se sont enlisés. Certains étaient là depuis vingt-quatre heures !* » Le documentariste belge éclate de rire. Voilà dix-sept ans que l'auteur de *Mobutu, roi du Zaïre*, et de trois autres films sur le Congo (1), se gondole de ces « *histoires à la congolaise* », comme il dit. Depuis que, armé de sa caméra, d'une lampe frontale, d'un couteau suisse et d'une bonne dose d'humour, il a commencé à arpenter ce pays, grand comme quatre fois la France, considéré par la Banque mondiale comme un « *failed state* » : un pays en faillite, un pays sans Etat, sans services sociaux, sans agriculture, sans infrastructures... ni chemin de fer, ni compagnie aérienne nationale - juste quelques compagnies privées classées parmi les plus dangereuses au monde. « *Chroniqueur attiré et privilégié* » de ce sanglant bazar appelé alternativement Congo belge (jusqu'en 1960), République du Congo (jusqu'en 1971), Zaïre (jusqu'en 1997) ou République démocratique du Congo (jusqu'à... ?), Thierry Michel a appris les joies de la dictature – tracasseries administratives, contrôles incessants, emprisonnements et expulsions sporadiques - et du savant jonglage « *entre le formel et l'informel* » : ici, les frontières ne sont jamais claires, la corruption est à tous les étages, tout se monnaie, laissez-passer, notes à l'école, articles dans la presse. Conteur talentueux d'épopées à taille humaine, de personnages filmés au plus près et d'instantanés saisis au vif, il a raconté les colons chassés, la misère du peuple, la violence des guerres civiles...

“Cette terre gorgée de minerais aurait dû faire du Congo un pays riche. Depuis la décolonisation, elle se contente d'engraisser ses élites, et celles des pays voisins.”

Dans son prochain film (2), il veut raconter la guerre. Non plus civile, mais économique : la guerre du cobalt, du cuivre. La mondialisation version Katanga, une province du Sud du pays. « *Cette terre gorgée de minerais aurait dû faire du Congo un pays riche. Depuis la décolonisation, elle se contente d'engraisser ses élites, et celles des pays voisins. Avec la hausse du cours des matières premières, elle attire aussi des Indiens, des Libanais, des Américains, et surtout, depuis peu, des Chinois* », explique-t-il. L'Etat, qui a besoin d'argent, vend à tout-va ses concessions, ce qui peut se concevoir. Mais vend aussi, ce qui se conçoit moins, des terrains déjà vendus à d'autres, ou exploités artisanalement par des « creuseurs » (les mineurs locaux). Ou occupés par des villages, des écoles, des communautés religieuses, qui se retrouvent soudainement « privatisés ». Entre Etat corrompu, multinationales rivales et émeutes sanglantes de creuseurs, le Katanga est au bord de l'implosion.

Ce matin, à Likasi, le réalisateur veut filmer un village de creuseurs. Mais avant, il doit passer à l'ANR (Agence nationale de renseignements), équivalent dictatorial de nos Renseignements généraux. « *Dès qu'on arrive dans un lieu, il faut montrer patte blanche, faire tamponner ses feuilles.* » Thierry connaît l'agent. Normal. Il connaît tout le monde. Sur lui, il a les numéros de portable de tout ce que le pays compte de ministres, gouverneurs ou colonels. « *Ça aide, mais ça ne suffit pas* », face à un agent un peu trop zélé-fauché... Alors

ce matin, dans le petit bureau spartiate de l'ANR, micro comme toujours caché sous la chemise, il joue le jeu, sérieux, évoque les soulèvements de creuseurs, le travail des enfants dans les mines... et ses derniers petits soucis : « Hier, pendant qu'on dînait, un officier de la DGM [Direction générale de la migration] a encore voulu nous arrêter ! » L'autre compatit, se plaint de ne pas avoir de ligne téléphonique, dénonce lui aussi le travail des enfants, mais voudrait bien surtout en savoir plus sur « l'Affaire » qui fait grand bruit depuis hier : les policiers ont retrouvé dans la rue de Kolwezi un homme dans le coma. D'après sa femme, c'est en allant à un rendez-vous avec des journalistes belges qu'il se serait fait tabasser. Et des journalistes belges, hier, dans la ville, il n'y en avait pas trente-six. Thierry Michel connaît l'histoire, a déjà été contacté par la police pour s'expliquer, et se demande qui veut lui nuire... « On verra ce que dit l'enquête », conclut l'agent de l'Etat. « Encore un truc à la congolaise », soupire le réalisateur, en quittant la case. Dans sa poche, LE tampon du jour a rejoint les nombreux autres, plus ou moins valides, plus ou moins folklo. Il a particulièrement aimé la formule « J'autorise monsieur le Blanc à... », signée par un colonel de la garde présidentielle à l'époque de Mobutu.

“Et vous êtes allés à la source du fleuve Congo ?

Là où il y a des esprits ?

Et les incantations, vous les avez faites ?”

Le tampon a ses limites. Celles par exemple du barrage qui nous attend sur la route, dès que nous quittons la ville. Le barrage, au Congo, est un sport national, qui se joue avec des bouts de tôles récupérées. Il est animé par des fonctionnaires, des policiers, des militaires et des tas de personnages aux uniformes pas toujours identifiés. Ce sport se joue partout et tout le temps, avec un pic en fin de mois, quand sonne l'heure de la paye. Pour sortir du jeu, il faut donner 1 dollar, le plus souvent, mais ça peut être 50 ou 1 000. C'est comme pour ces jeunes filles souriantes et disponibles : plus vous êtes blanc, plus c'est cher. Enfin, normalement.

Avec Thierry Michel, c'est moins simple. La technique du baroudeur est rodée : 1) Le réalisateur sort d'abord, mine de rien, son badge Monuc (Mission des Nations unies en République démocratique du Congo). 2) Si ça ne suffit pas, il s'arrange pour glisser quelques noms de contacts. 3) Botte finale, Gaston, son assistant congolais, explique suavement, en swahili : « Vous savez qui c'est ? Thierry Michel. Mobutu, roi du Zaïre ! » Là, bien souvent, les mines menaçantes laissent place à des sourires extatiques, des bafouillages d'excuses, un salut militaire ou des demandes de photo. Dans ce pays sans archives écrites ni mémoire audiovisuelle, Mobutu, roi du Zaïre, chronique de trente-deux ans de règne du dictateur, est « la » bible, « le » manuel de référence national, dont les copies piratées circulent partout. Alors, il y a ceux qui, trouillomètre à zéro, s'empressent de nous faire remonter dans le 4 x 4. Mais il y a aussi ceux qui, comme le commandant Jean-Gabriel, basculent dans un absurde poétique : « Et vous êtes allés à la source du fleuve Congo ? Là où il y a des esprits ? nous demande-t-il, de sa pauvre cahute plantée dans un champ de détrit. Et les incantations, vous les avez faites ? Vous savez qu'au Bas-Congo il y a une croix de Jésus-Christ fichée dans le sol, que personne ne peut bouger ! Je suis intéressant, non ? J'aime les gens intéressants comme vous, m'sieur Michel. » Cette fois, c'est un entrepreneur minier qui va nous libérer : le camion dans lequel roule l'équipe lui appartient. Et il paie déjà chaque mois une taxe officieuse pour qu'on n'embête pas ses chauffeurs.

*“Ce pays est une toile d'araignée.
Si tu es une mouche, tu te fais prendre.
Si tu es un lézard, tu passes.”*

Chaque obstacle passé en amène un nouveau. Mais « *tout est aussi négociable et surmontable, témoigne le réalisateur. Plutôt que de jouer les journalistes d'investigation et de me faire expulser, je joue la carte de la transparence, de la négociation* ». Avec sa voix douce, sa tranquille insistance et son obstination bonhomme, Thierry Michel travaille la proximité, semaine après semaine, mois après mois. Et obtient l'improbable : entrer dans des usines interdites, amener le ministre des Mines sur une carrière clandestine chinoise ou une rivière contaminée à l'uranium, appeler sur son portable un des hommes les plus puissants du Congo, Moïse Katumbi Chapwe, gouverneur du Katanga, et être invité aussitôt dans sa résidence privée. « Moïse », comme on l'appelle dans tout le pays, Italo-Congolais de 40 ans, tenues griffées et sourire séducteur affiché, a dans son parking des Mercedes rutilantes, dans son salon une immense pyramide de bakélite verte, des lustres et des canapés luxueux. Partout au Katanga, des ambulances estampillées « *don de Moïse* » attestent de sa générosité. Le jeune politique, premier gouverneur à avoir été élu démocratiquement, n'est pas seulement riche : il veut aussi, étrange idée, insuffler au Congo un peu de modernité politique, de démocratie, de morale. Dieu vivant dans sa province, il dérange un tantinet le pouvoir central de Kinshasa. Et se promène d'ailleurs en 4 x 4 blindé depuis qu'il a échappé à un attentat. Il connaît bien Thierry, il sera un des principaux personnages du film. « *Demain, si tu veux filmer, je préside un conseil des ministres* », propose-t-il, du fond de son canapé de cuir. « *Tu parleras des mines chinoises ?* » répond le réalisateur. Non, ce n'était pas prévu. Qu'importe, de son téléphone BlackBerry, Moïse apprend à son ministre des Mines que pour demain, 8h30, l'ordre du jour change. Thierry voudrait aussi le filmer dans une usine, et avec des creuseurs. Et pourquoi pas un survol de la région en hélico ? Une heure et deux bières plus tard, tout est réglé.

Sous les néons blafards d'un restaurant vide, en attendant que le poulet commandé soit repéré dans le village, tué, plumé, cuit et servi (soit environ deux heures, sans doute la raison pour laquelle beaucoup de restaurants au Congo ont comme nom La Patience), Gaston, l'assistant-journaliste congolais, résume : « *Ce pays est une toile d'araignée. Si tu es une mouche, tu te fais prendre. Si tu es un lézard, tu passes.* »

Ce jour-là, en allant filmer son village de creuseurs, l'équipe, bardée d'autorisations, pensait plutôt jouer dans la catégorie « lézard ». Lushia, un bidonville-champignon, avec ses milliers de tentes en bâches de plastique orange, son épicerie Vis ta vie, son salon de coiffure Dieu est bon, sa boîte de nuit Atmosphère, ses bordels. Un capharnaüm de saleté, de pauvreté, de survie condensée : ici, des hommes, et parfois des enfants, creusent avec des pioches, dans de profondes galeries, sans sécurité, pour arracher à la terre des morceaux de minerai. Les femmes n'y vont pas, « *les ancêtres n'aiment pas, la terre les rejette* », nous explique-t-on. Thierry, prudent, prend le temps de palabrer une demi-heure sous l'arbre – ou plutôt la bâche – avec le chef du village, sourire édenté, tee-shirt Ronaldinho et baskets fatiguées. Confiant, il commence son tournage. C'est compter sans ses « amis » habituels : très vite interceptée, l'équipe est conduite dans une case minuscule. Sur les murs, des Post-it griffonnés assurent que « *La loi est dure mais c'est la loi* », « *Qui vole un œuf, vole un bœuf* »,

« *Nul n'est au-dessus de la loi* », etc. Sourcils froncés, pas pressé, l'officier de la police des mines déchiffre chaque tampon, chaque signature, chaque date. A peine ressortie, l'équipe est amenée dans une deuxième case (ANR). Puis dans une troisième (Police militaire). *Mobutu, roi du Zaïre*, cette fois, n'aura pas fait de miracle. Le lézard est redevenu mouche. Quand le commandant, assis sur sa chaise en plastique, tournant le dos à une vieille affiche du mariage du président Kabila, signe l'ultime autorisation, de grosses gouttes de pluie traversent le plafond et s'écrasent sur son épaule. Dehors, le village s'est transformé en torrent boueux. Impossible de tourner. Il faudra revenir.

Emmanuelle Anizon

(1) Zaïre, Le cycle du serpent, 1992, Les Derniers Colons, 1995, Mobutu, roi du Zaïre, 1999, Congo River, 2006.

(2) Coproduit par Les films de la passerelle, la RTBF et Arte, il sortira en 2009 sur les écrans (de cinéma) belges et (de télé) français.

Télérama n° 3046 31 mai 2008

Annexe 3

Thierry Michel

Interview Par Freddy Mulumba Kabuayi

Journal « Le Potentiel » 12.11.07

« Le Congo va se développer si les forces politiques bâtissent un Etat fort »

Avec son film sur la renaissance du Katanga, Thierry Michel n'en est pas à sa première tentative de nous donner à voir la RDC, par l'étonnement : en 1990, un portrait de "roi" (Mobutu), récemment Congo River donnait une vision extraordinaire du fleuve mythique de l'Afrique. Cinéaste belge, Thierry Michel porte un regard d'historien sur les événements qu'il filme. Ce qui l'intéresse, c'est de sentir l'Histoire qui s'écrit, les forces en présence. Né à Charleroi en Belgique, dans une région industrielle surnommée « Le Pays Noir », réaliser un film dans une région minière au Congo n'est pas une découverte pour lui. Déjà au bassin minier et sidérurgique de son enfance, Thierry réalise ses premiers films documentaires « Pays Noir, Pays Rouge » et « Chronique des Saisons d'Acier ». Il nous retrace les grandes lignes de son prochain film sur le Katanga. Interview.

Après la réalisation de quatre films, vous êtes de retour en RDC. Qu'est-ce qui vous amène cette fois-ci dans ce pays presque ruiné, exploité et pillé ?

Je suis venu cette fois pour découvrir une province que je connaissais pour l'avoir filmé depuis une quinzaine d'années, mais sans jamais y consacrer vraiment un travail approfondi : c'est le Katanga. Je pense que le Katanga est le cœur économique de la République démocratique du Congo ; c'est la province qui a toujours suscité tout l'intérêt, toute la convoitise de ce pays ; c'est par le monde l'une des provinces les plus riches en minerais hautement importants pour le développement et l'industrialisation de nombreux pays comme le cuivre, le zinc, le cobalt, mais aussi minerais hautement stratégiques tel évidemment l'uranium. Mais, au-delà de tout ceci, c'est une province minière. J'avais envie de réaliser un film sur une province minière. Il faut retenir que je suis né au Sud d'une province minière : Charleroi en Belgique. C'est le secteur que j'admire beaucoup depuis que j'étais étudiant, et j'ai commencé ma carrière sur le secteur minier. Je suis revenu à mes premières émotions. J'aime ce monde industriel et surtout le monde minier.

Ce qui m'a intéressé aussi de plus, c'est qu'aujourd'hui au Katanga se joue une partie essentielle de la mondialisation. C'est dans cette province qui regorge des richesses, qui est un véritable scandale écologique aujourd'hui, que se mène une guerre économique redoutable. Entre non seulement les grandes compagnies minières internationales et multinationales des minerais, mais aussi de grandes puissances. On voit bien aujourd'hui comment s'affrontent les intérêts nord-américains, mais aussi asiatiques, principalement la Chine, qui est montée en puissance, d'une manière extraordinaire en très peu de temps au Katanga. Il y a aussi l'Inde qui avait pris déjà une position assez forte, mais qui est en train d'arriver aussi de manière extrêmement importante.

Par rapport à ma cinématographie, à l'ensemble de films que j'ai réalisés, j'ai traité de beaucoup de choses sur des questions humanitaires, sociales ; des questions politiques. Mobutu, c'est une parabole sur l'ivresse du pouvoir, sur le mécanisme de passation des pouvoirs politiques, sur la déperdition politique. Je voudrais ici faire une parabole sur l'économie. Et j'ai trouvé que des enjeux économiques étaient redoutables au Katanga, où se mène à la fois une double guerre. J'ai estimé qu'au Congo aujourd'hui il y a la guerre civile dans certaines régions de l'Est du Kivu et de l'Ituri avec des problèmes non encore résolus, des résidus de la guerre. On peut dire que le Katanga est toujours une province qui vit dans la paix civile. Mais, il mène à la fois cette guerre économique, mais aussi une guerre sociale, dans ce sens que c'est une province qui regorge de richesses nationales les plus importantes. Reste aujourd'hui une misère profonde de la population où plusieurs centaines de personnes sont obligées d'aller gratter la terre à mains nues comme à l'âge de la pierre taillée, s'enfoncer dans les entrailles de la terre dans les galeries qui ne sont absolument pas sécurisées et qui s'effondrent régulièrement, pour essayer d'assurer la subsistance de leurs familles.

Le dernier aspect, c'est la renaissance. La renaissance africaine, la renaissance congolaise, la renaissance de toute une province. Aujourd'hui, le Katanga vit une véritable révolution industrielle. Paradoxe de l'histoire, très peu de pays - je n'en connais pas - ont vécu des révolutions industrielles. Puisque le Congo avait vécu sa révolution industrielle à l'époque coloniale sous l'égide évidemment d'une société aussi puissante que l'Union minière du Haut Katanga qui, bien sûr, était une société privée, un monopole belge, mais avait mis en valeur des infrastructures industrielles de cette province. Et, tout ce patrimoine hérité en 1960 à l'aube des indépendances, s'est malheureusement complètement effondré par la mauvaise gestion, par la prédation, par tout le mal congolais que l'on connaît. Cette production qui était extrêmement importante de 460.000 à 480.000 tonnes a sombré vers 12.000 tonnes, et a mis toutes ces familles, toute cette génération de la Gécamines, toute cette culture industrielle, tous ces milliers de travailleurs dans le désarroi, dans la détresse, au chômage.

Aujourd'hui, - et c'est important - la démocratie, un certain Etat de droit fait que, arrivent de quatre coins du monde des investisseurs pour faire renaître cette province. Mais, dans cette guerre économique, chacun essaie d'avoir le plus beau morceau du gâteau pour ses propres intérêts. Mais, cela contribue au développement de la province. J'ai essayé de m'attacher à des personnages parce que l'histoire se fait aussi par les gens qui la font et par les personnages qui la font. C'est le quatrième tournage que je fais et j'ai encore passé deux mois. Si je cumule toutes les périodes passées, j'ai passé cinq mois au Katanga pour essayer de filmer cette province en mutations, et de m'attacher à des personnes-clés de cette révolution industrielle : de grands industriels, de grands patrons de la Gécamines, le gouverneur de la province évidemment qui est un homme déterminant de cette mutation, et bien d'autres personnes.

Mais, je me suis aussi attaché non seulement aux macroéconomiques, à ces grands décideurs, à ces grands gestionnaires, mais aussi au destin de ces petits creuseurs qui essaient de survivre jour par jour et dont on a filmé parfois la mort. Puisque certains d'entre eux ont été ensevelis pendant la période où nous étions là ; d'autres ont été tués par balles lors de la répression des manifestations ; nous avons aussi été présents quand des

travailleurs de la Gécamines ont été blessés lors des accrochages avec les forces de l'ordre. C'est toute cette convulsion d'un accouchement. Il est douloureux mais indispensable à la renaissance d'une province et ça ne se passe pas sans mal. C'est normal. Toute révolution industrielle a toujours été violente. C'est dire qu'en Belgique aussi, à l'époque de la révolution industrielle, quand les artisans ont été dépossédés de leur travail par l'industrialisation, la machine remplaçant l'homme a mis des milliers de gens en Europe au chômage. Il y a eu des révoltes. Ce n'est pas un phénomène typiquement africain. Une mutation où l'on passe de l'artisanat à l'industrialisation, demande toujours un laps de temps. Que l'industrialisation fasse son temps ; qu'elle génère toute sa richesse, qu'elle se développe. Que des gens perdent leur emploi, cet enjeu historique, un enjeu qui dépasse l'Afrique. On est dans l'histoire universelle.

Mais, au-delà de l'industrialisation, de la mutation, il y a énormément de dégâts sur le plan écologique ?

Bien sûr. Evidemment, le problème du Congo est un peu complexe. Quand tout d'un coup, toutes les forces capitalistes du monde viennent se concentrer pour développer une province, elles le font d'abord pour les intérêts des actionnaires. C'est bien normal. C'est la règle de l'économie mondiale, de la loi du marché et du capitalisme. Nous ne sommes pas au Congo dans une économie socialiste, mais bien dans une économie capitaliste. Cette dernière peut vite virer vers un impérialisme brutal et sauvage, quasi-féodal parfois. D'où, il faut des règles. C'est pourquoi, il faut un Etat qui garantit les règles de bonne gouvernance, de fiscalité, environnementales, de redistribution sociale... Nous sommes évidemment dans un Etat qui se reconstruit. Donc, l'Etat est faible face à ces forces économiques, mais l'Etat se reconstruit. Je pense qu'on doit tirer des leçons de tout ce qui se passe aujourd'hui au Katanga pour modifier la situation, modifier la législation. Il faut que cette province qui est un Eldorado redevienne le cœur de l'Afrique, la province la plus riche de l'Afrique.

On parle aujourd'hui de l'Afrique du Sud, d'accord. Mais, n'oubliez pas qu'en 1960, le Katanga était plus riche que l'Afrique du Sud. Les gens partaient de l'Afrique du Sud pour se faire soigner dans des hôpitaux du Katanga. Mais, la situation va redevenir comme elle était avant. Le Congo va se développer si les forces politiques bâtissent un Etat fort. Il faut sortir d'un marasme économique où l'économie est essentiellement informelle. Dans ce cas, la corruption est devenue presque institutionnelle. Depuis l'époque de la République du Zaïre et même aujourd'hui la République démocratique du Congo, la corruption est devenue un cancer généralisé. Il faut sortir de cette situation, de ces vieilles habitudes, de cette mentalité prédatrice pour rentrer aujourd'hui dans les règles d'une économie libérale internationale régularisée par un Etat. C'est, à mon avis, un processus que le Congo est en train d'amorcer. Mais, avec des convulsions difficiles. C'est un accouchement difficile.

N'êtes-vous pas un cinéaste de l'image sombre du Congo puisque vos films ne montrent que le côté négatif de ce pays : Mobutu roi du Zaïre, Congo River... aujourd'hui vous montrez toute l'anarchie de l'exploitation des minerais par les multinationales au Katanga, avec des contrats léonins. Voulez-vous immortaliser cette image négative du Congo dans vos films ?

Je ne suis pas d'accord avec vous lorsque vous affirmez que mes films ne montrent que des images négatives. Je pense que dans Congo River ce n'est pas le cas. Bien sûr que mes films des années 90, vers la fin du règne de Mobutu, il était normal de montrer la déliquescence

de tout un grand pays d'Afrique. Je pense maintenant, depuis Congo River, avoir amorcé la renaissance de tout un pays. Vous pouvez prendre un extrait de ce film, ce train qui immobilise les agents de la SNCC à Kisangani des mois durant pour construire le chemin de fer et relancer la voie ferroviaire, sans les payer. Vous pouvez prendre beaucoup de séquences, notamment les discours de Mgr Monsengwo, qui montrent dans ce film que le Congo renaît de ses cendres, même si les cendres sont encore chaudes.

Pour le Katanga, je ne suis pas d'accord avec vous. Je viens de filmer la renaissance. Je viens de filmer les investisseurs qui reviennent au Congo. C'est un signe extrêmement positif. Le travail reprend, les activités industrielles reprennent, les routes sont réfectionnées, les chemins de fer pourront prochainement, je l'espère, retrouver leur dynamisme... la modernisation de la province est en cours. Certaines écoles sont en réfection. Tout cela, c'est bon signe. Le gouverneur porte un message d'espoir à sa base. Il reste des adaptations à faire.

Je pense qu'aujourd'hui le peuple congolais est fatigué de la prédation, de la corruption, des tracasseries, du racket... Tout le monde a cet espoir que la démocratie doit changer un certain nombre de choses. Le mouvement est donc profond dans la société congolaise même s'il reste encore quelques poches de réseaux maffieux. Ils vont se résorber progressivement. Un autre phénomène que j'ai constaté au Katanga qui est intéressant, c'est qu'à partir du moment où il n'y a plus d'Etat, où il n'y a plus d'industries, il y a eu un mécanisme de survie économique : l'informel. Cela fonctionnait de manière outrancière et a permis une transition. C'était pratiquement une bouée de secours pour que les gens ne meurent pas de faim. Des sociétés ont bâti leurs richesses sur l'informel. Aujourd'hui, certains ont compris que c'était la fin de l'économie informelle et le début d'une industrialisation. Je pense que certains patrons se convertissent. C'est également un bon signe. Le gouverneur a, par exemple, pris un certain nombre de décisions notamment que les minerais non traités ne soient plus transportés en Zambie, mais profitent à la population du Katanga. Je pense que c'est toute une grande révolution industrielle, une grande mutation qui porte énormément espoir. Mais, il faut que cela aboutisse parce qu'il y a des forces occultes qui ne veulent pas de cette modernisation.

Ayant parcouru tout le pays, n'avez-vous pas l'impression qu'avec l'effervescence du Katanga, c'est un autre pays qui est en train de naître dans un pays ?

Oui, il y a deux Congo. Il n'y a pas le Katanga et le reste du Congo, il y a des provinces plus riches et les provinces moins développées. Le Congo dans l'ensemble est riche : en Ituri il y a du pétrole et du minerai, dans la cuvette il y a du pétrole, il y en a un peu partout du diamant, le Maniema possède des minerais, la province Orientale également, le Kivu à le colombo tantalite, l'Equateur est immensément riche de son bois et puis il y a le potentiel agricole de la plupart des provinces congolaise dont on ne parle pas assez. La province la plus riche, à mon avis c'est le Bas-Congo et non le Katanga. Le problème des richesses minières, c'est qu'elles sont épuisables. Le Katanga est riche pour vingt-cinq ou cinquante ans. Après, il y aura des trous, des carrières inondées et des cailloux qui n'auront plus aucune valeur. Donc, si le Katanga ne vit que de ses richesses minières, il est condamné à terme. C'est une question de génération. Par contre le Katanga a d'autres richesses comme l'élevage et l'agriculture.

Le problème, c'est qu'on y vise l'enrichissement rapide. Tandis que le Bas-Congo a une énergie indéfiniment renouvelable avec l'eau, le fleuve, et les rapides. C'est fabuleux. Cette province donne sur l'Océan, elle n'est pas enclavée. Pensons à Inga II et III bientôt, on parle également de l'usine d'aluminium qui va être importante, mais on parle aussi de l'hydrogène, l'énergie de substitution de pétrole... La richesse de ce pays est phénoménale, extraordinaire. On est loin des autres pays, comme le Japon qui n'a rien comme ressource et qui ne compte que sur la technologie et le travail assidu de sa population.

Annexe 4

Thierry Michel *Cinéaste*



Thierry Michel est né le 13 octobre 1952 à Charleroi en Belgique dans une région industrielle surnommée "Le Pays Noir". A 16 ans il engage des études de cinéma à l'Institut des Arts de Diffusion, à Bruxelles. Il y vit les derniers bruissements de mai 68 et l'agitation étudiante, prélude à un engagement politique, dans les engrenages militants et lyriques de l'époque.

Au bassin minier et sidérurgique de son enfance, il réalise ses premiers films documentaires "**Pays Noir, Pays Rouge**" et "**Chronique des Saisons d'Acier**". Il y réalise également son premier long métrage de fiction "**Hiver 60**" qui raconte la grande grève insurrectionnelle belge de 1960. Peu après, alternant documentaires et fictions, il entre une caméra poignante et complice dans les murs d'une prison pour son film "**Hôtel Particulier**", un hymne à la liberté au coeur de l'enfermement.

Ensuite, après ces années d'une quête d'identité et d'enracinement régional et politique, Thierry Michel part vers d'autres continents à la recherche d'autres solidarités, d'autres utopies. Dans ce Maroc profond qui l'a toujours attiré, il réalise son deuxième long métrage de fiction "**Issue de Secours**", une oeuvre poétique et mystique au coeur du désert.

A la fin des années 80, il opère un retour au réel avec le Brésil bouleversant des gosses de rue et des favelas (bidonvilles) qu'expriment les émouvants "**Gosses de Rio**" et "**A Fleur de Terre**". Il y découvre la culture noire, cette culture qu'il va approfondir au Zaïre avec son célèbre et plusieurs fois primé "**Zaïre, le cycle du serpent**", un portrait impitoyable de la nomenclature et des laissés pour compte de la société zairoise.

Bref retour au pays, il y filme un ministre déchu au coeur d'un scandale politico policier qui ébranle profondément la Belgique "**La Grâce Perdue d'Alain Van Der Biest**" avant de reprendre son sac à dos et d'aller interroger le bien fondé de la charité armée internationale avec "**Somalie, l'Humanitaire s'en va-t-en guerre**".

Quelques mois plus tard, il repart au Zaïre pour y réaliser un film sur l'héritage colonial et la présence blanche dans ce pays après 35 ans d'indépendance, "**Les Derniers Colons**". Quelques jours après son arrivée, il est arrêté, incarcéré et expulsé du pays. Son matériel saisi, il termine son film grâce à ses archives personnelles et aux images tournées lors des repérages.

Il réalise un documentaire sur le rapport historique entre Zaïrois et colons blancs durant ces 35 années d'indépendance du Congo/Zaire, "**Nostalgie post-coloniale**". Après quoi, il repart pour l'Afrique réaliser une oeuvre majeure "**Donka, radioscopie d'un hôpital africain**". Ce tragique portrait humaniste et sans concession de l'hôpital de Conakry en Guinée obtiendra les plus grandes distinctions tant en Europe qu'aux Etats-Unis.

Toujours entraîné dans le sillage de l'Afrique, Thierry Michel engage, après la chute du dictateur zaïrois, la réalisation d'un documentaire historique qui n'est pas sans rappeler les grandes tragédies shakespeariennes : "**Mobutu, roi du Zaïre**".

Après 10 années et sept films réalisés en Afrique, il repart vers l'Asie, en République Islamique d'Iran, dans l'un des berceaux de l'islamisme intégriste. Il y réalise son dernier film « **Iran, sous le voile des apparences** » qui dresse le portrait d'une société fracturée, socialement et culturellement. L'œil du cinéaste y capte la ferveur religieuse des uns qui contraste si violemment avec le désir de liberté des autres. Sélectionné dans les grands festivals, à nouveau il glane de nombreuses distinctions internationales.

Thierry Michel va ensuite remonter le fleuve Congo et voyager à nouveau dans l'histoire, la mémoire et le destin de l'Afrique. Cheminement personnel vers la source et les origines de ce pays, il continue avec "**Congo River**" sa quête de lumière et de ténèbres, porté par le désir de remonter dans le mystère et les profondeurs de sa forêt équatoriale et de son fleuve majestueux.

Insatiable de curiosité, Thierry Michel n'arrête pas depuis plus de 30 ans de filmer les visages qui peuplent la "*réalité sublimée*" de sa caméra à travers le monde. "*Les clés sont les mêmes, ici ou là-bas. Les distances avec l'autre s'abolissent. L'homme est le même partout, les pulsions de vie et de mort s'affrontent de façon identique. Et je n'ai pas fini de chercher.*"

Thierry Michel

Filmographie



Des mines de charbon aux prisons, du Brésil et du Maghreb à l'Afrique noire, Thierry Michel dénonce les détresses et les révoltes du monde, mêlant parfois fiction et réalité. Né le 13 octobre 1952 à Charleroi en Belgique, dans une région industrielle surnommée "Le Pays Noir", Thierry Michel engage à 16 ans des études à l'Institut des Arts de Diffusion, à Bruxelles. En 1976, il entre à la télévision belge où il réalise de nombreux reportages de par le monde. C'est ensuite le passage au cinéma. Il réalise deux longs-métrages de fiction « **Hiver 60** » sur l'histoire politique de son pays et « **Issue de Secours** », une oeuvre poétique très personnelle. Mais son oeuvre est surtout connue pour ses nombreux documentaires internationalement reconnus, primés et diffusés. Parmi ceux-ci « **Gosses de Rio** », « **Zaire, le cycle du serpent** », « **Donka, radioscopie d'un hôpital africain** », « **Mobutu, roi du Zaïre** », « **Iran sous le voile des apparences** » et « **Congo River** ». Réalisateur, journaliste et photographe, Thierry Michel est également professeur. Il enseigne le « Cinéma du Réel » à l'Institut des Arts de Diffusion. Il dirige également, de par le monde, des séminaires sur l'écriture et la réalisation documentaire.

En projet

"Mékong River"

Long-métrage documentaire 90 min

"Mémoire coloniale"

Moyen-métrage documentaire 60 min

En cours

"Métamorphose d'une gare"

Moyen-métrage documentaire 60 min

"Making Of Sœur Sourire"

Moyen-métrage documentaire 60 min

Filmographie

"Katanga business" 2009

Long-métrage documentaire 120 min

"Congo River" 2005

Long-métrage documentaire 120 min

En quête de lumière et de ténèbres, un voyage au cœur de l'Afrique et de son histoire, tout au long des 4.700 km du fleuve Congo.

- * Prix Meilleur Film d'Art et d'Essai – Festival de Berlin (Forum)
- * Prix meilleur long métrage documentaire au 20ème Festival inter. du cinéma Acadie – Canada
- * Prix du public au 11ème Afrika Filmfestival –Leuven – Belgique
- * Prix de la province du Brabant Flamand
- * Prix au 38ème festival international du film maritime, d'exploration et d'environnement Toulon – France
 - Ancre de Bronze
 - Prix « François de Roubaix » pour la musique
 - Prix RTL - Meilleur commentaire
- * Mention d'honneur au festival international de Ouidah Bénin
- * Prix Humanum. Décerné par l'Union de la Presse Cinématographique Belge

"Iran, sous le voile des apparences" 2002

Long-métrage documentaire –

Le portrait d'une société fracturée entre Islam intégriste et modernité.

- * Grand Prix au Festival du "Documentaire de création européen" de Strasbourg (France)
- * Official Selection of the Golden Gate Awards Competition. San Francisco –USA
- * Prix Joseph Plateau – meilleur documentaire belge 01/02 - Gand, Belgique
- * Coq de Cristal : Prix décerné le Parlement de la Communauté française – Belgique 2002
- * Ezio Croci : prix du meilleur Film, Filmondo, Milan – Italie
- * Mention d'honneur Festival international du film documentaire Tel-Aviv (docaviv) Israël - 2002

"Mobutu, roi du Zaïre " (1999)

Long métrage documentaire

Histoire d'un destin exceptionnel fait d'ambitions et de grandeurs, de trahisons et de lâchetés. Histoire d'un personnage digne des grandes tragédies shakespeariennes.

- * Mention d'honneur "Vues d'Afrique" Montréal (Canada)
- * Nominé par IDA Los Angeles (USA)
- * Mention spéciale à l'European Film Academy Berlin (Allemagne)
- * Présentation par Riz Khan de Thierry Michel sur CNN "émission Q&A"

"Donka, radioscopie d'un hôpital africain " (1996)

Long métrage documentaire

Le film interroge l'état des structures hospitalières africaines et témoigne de la lutte de médecins décidés à relever le défi de la santé publique dans l'Afrique d'aujourd'hui.

- * Meilleur producteur européen documentaire, Vue sur les Docs Marseille (France)
- * Golden Spire Winner au Golden Gate Awards, San Francisco (U.S.A.).
- * Meilleur documentaire international, "Hot Docs", Toronto (Canada)
- * Meilleur film, Festival "Hot Docs" de Toronto (Canada)
- * IDA Award, Festival International de Los Angeles (USA)
- * Prix du meilleur film d'éducation pour la santé, Festival du Film Médical (Belgique)

"Nostalgies post-coloniales " (1995)

Moyen métrage documentaire

"Les Derniers Colons " (1995)

Moyen-métrage documentaire

Aventuriers, prédateurs, bâtisseurs, ils sont encore quelques milliers, de ce qui fut jadis le Congo Belge. Patrons, missionnaires, hommes d'affaires. Ils ont décidé de rester malgré les violences, le danger, la peur

- * Prix Ecrans Nord Sud, "Vues d'Afrique", Montréal (Canada)
- * Mention d'honneur, Festival Int. du Film d'Exploration Toulon (France)

"Somalie, l'humanitaire s'en va-t-en guerre " (1994)

Long métrage documentaire

"La grâce perdue d'Alain Van der Biest " (1993)

Long métrage documentaire

"Zaire, le cycle du serpent " (1992)

Long-métrage documentaire

Au cœur du continent noir, portrait du Kinshasa de la mendicité des marginaux, de la bourgeoisie d'affaires et des dignitaires religieux et militaires. Après trente années d'indépendance et vingt-cinq années de mobutisme ...quel avenir pour le Zaïre ?

- * Prix spécial du jury au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Sesterce d'argent au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Prix du public au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Médaille d'argent du documentaire à l'URTI Monte Carlo (France)
- * Prix Nanook au douzième bilan ethnographique à Paris (France)
- * Écran d'Or du festival "Vues d'Afrique" à Montréal (Canada),
- * Certificate of Merit au 38ème festival du Film de Cork (Irlande),
- * Grand Prix à Filmer à tout prix à Bruxelles (Belgique)

"A Fleur de terre " (1990)

Moyen-métrage documentaire

Trois personnages hauts en couleurs, un prêtre, une prostituée, le président d'un comité d'habitants vivant dans les favelas (bidonvilles), miroir de la société brésilienne.

- * Mention d'honneur au Golden Gate Awards San Francisco (USA)

"Gosses de Rio " (1990)

Moyen métrage documentaire

Rio de Janeiro, Brésil. Luis Carlos dit "Le Rat", Luciano de Souza dit "Le Chinois" adolescents cariocas abandonnés à eux-mêmes. La mendicité, le vol, la drogue, mais aussi l'amitié, le carnaval.

- * Grand Prix du Documentaire à Biarritz (France)
- * Meilleur court métrage belge de l'année 89-90 à Gand (Belgique)
- * Mention d'Honneur au Golden Gate Awards, San Francisco (USA)
- * Mesquite Award Winner au San Antonio Cine Festival (USA)

"Issue de secours " (1987)

Long métrage de fiction

Après le suicide d'une amie marocaine, Alain part sur ses traces dans son pays d'origine.

- * Prix de la ville de Salerne (Italie)

"Hôtel Particulier " (1985)

Long-métrage documentaire

Six condamnés, enfermés depuis longtemps ou pour longtemps. Une prison. Fenêtres grillagées, portes claquées, judas. Le cachot, la cour, la chapelle, la cellule.

- * Mention au Festival de Nyon (Suisse)

"Hiver 60" (1982)

Long métrage de fiction

1960, le rock, les premiers twists, un hiver rude et une grève insurrectionnelle de 5 semaines.

- * Prix du film social (Belgique)
- * Prix Bologne (Belgique)

"Chronique des Saisons d'Acier " (1981)

Long métrage documentaire

Sur fond de crise, dans le bassin sidérurgique liégeois, cinq travailleurs appartenant à quatre générations différentes, égrenent le temps, tout au long des saisons de la vie.

"Pays Noir, Pays Rouge " (1975)

Moyen métrage documentaire

Portrait de la région industrielle et minière de Charleroi.

"Portrait d'un Autoportrait " (1973)

Long métrage documentaire

"Ferme du Fir " (1971)

Court métrage documentaire